

Compte-rendu de la projection – débat sur le thème :
« Blessés, infirmiers, docteurs, hôpitaux d'Amiens en 14-18 »
Le mercredi 11 mai 2016

Alors que les blessés étaient laissés à leurs tragiques sorts sur le champ de bataille de Solférino (1869), le suisse Henri Dunant, préoccupé par les souffrances qu'elle laissait derrière elle, œuvra pour que fussent posés les principes fondamentaux de ce qui devait devenir la Croix-Rouge en 1863 et un peu plus tard de la « convention de Genève ».

« C'est là que tout a commencé » rappelle Joël Brunet.

Nous étions en effet accueillis ce 11 mai 2016 au CANOPE de l'Académie d'Amiens grâce à l'obligeance de son Directeur François Sirel, pour une projection de photographies anciennes ayant pour thème « Blessés, Infirmiers, Docteurs, Hôpitaux d'Amiens en 14-18 » organisée par C. Boitel, vice présidente.

Notre conférencier, enseignant retraité Amopalien – poursuit en précisant qu'en

1864 s'était créée la « Société des Secours aux Blessés Militaires »,

1879 par scission, était née l'« Association des Dames Françaises »,

1881 une nouvelle scission fit naître l'« Association de l'Union des femmes de France ».

Finalement sous l'égide de la Croix-Rouge, ces 3 associations regroupaient des bénévoles dévoués quelles que fussent les obédiences religieuses...

« Mais, avant la guerre 14-18, le service de santé n'avait aucune idée de l'ampleur du cataclysme qui se préparait, avec autant de blessés et l'horreur des blessures ».

Joël Brunet nous entretint ensuite de la logistique des prises en charge des blessés : soins urgents immédiatement à l'arrière du front, dans des endroits de fortune (trous dans les murs, maisons plus ou moins délabrées, granges éventrées) ...

Les évacuations vers les hôpitaux de campagne avant de les convoyer vers les hôpitaux militaires plus importants (par exemple à Amiens) se faisaient par voitures hippomobiles (voire à chiens), ou motorisés belges et américains. A ces ambulances il convenait d'ajouter les « Péniche-Hôpital » sur le pont et les flancs desquelles était peinte une grande croix rouge (ex : sur la Somme, une des leurs fut offerte par les Danois).

Puis la longueur des trajets vers d'autres villes telles Marseille...Bordeaux... s'avérait souvent fatale aux blessés...

Il fut donc décidé en 1915 de soigner le moins loin possible du front, en particulier grâce aux AUTOCHIR, hôpital pouvant travailler en autonomie ; pour ce faire : 9 médecins, 4 chirurgiens, 25 à 39 infirmier(e)s, 10 étudiants, administration, stérilisation, pharmacie, chauffage, magasin, 5 camions et, nouveauté, la radiographie.

Des ambulances, c'est-à-dire non seulement des véhicules mais aussi tout le personnel formé par la Croix-Rouge, doivent se multiplier.

Fut alors évoquée l'épopée de Marie Curie qui se heurta à l'armée n'acceptant pas de femmes dans les zones de combat. S'étant rendue compte bien avant le conflit 14-18 du rôle primordial de la radiographie (éclats d'obus dans le corps, etc...) elle avait besoin de finances pour équiper les camions de matériels radiologiques qui finalement furent surnommés « les petites curies ». Elle fit appel à la fondation américaine Carnegie qui lui octroya des subsides importants. Elle sollicita l'« Union des femmes de France » pour obtenir un laissez-passer par l'armée. Avec ses collaborateurs de l'Institut du radium, elle se rend dans les zones de combat. Au total, 18 camions furent ainsi équipés. Elle est même

venue à Amiens pour installer un des appareils à l'hôpital provisoire No 112 (Dr Moulonguet). Durant la guerre, 1 100 000 examens radiologiques furent réalisés. Irène, sa fille de 18 ans, (contre l'avis de sa mère) a – elle aussi – conduit des « petites curies ». Tant est si bien que les femmes réussirent à enseigner les manipulations aux militaires...

La volonté de Marie Curie, au nom des progrès de la science, est donc venue à bout d'un opiniâtre ostracisme en plus des détections ô combien essentielles.

Dans ce dramatique contexte historique, que dire d'Amiens, cette ville proche du front qui accueille sous les bombardements et les canonnades, des milliers de blessés ?

Tout d'abord furent réquisitionnés les hôpitaux, hospices, lycées publics et privés, l'Ecole Normale des Instituteurs, l'Ecole Normale des Institutrices, Le Grand Séminaire, les cliniques privées [Musin..., Pauchet (pour les officiers)].

Par voie de conséquences, la Gare du Nord devint un centre de transit et d'évacuation par trains sanitaires, de même que Longueau. Tous n'étaient pas aménagés et le plus grand nombre de blessés était évacué sur de simples brancards, voire sur la paille, dans des wagons à chevaux.

Les besoins s'avèrent tellement importants qu'il fallut ouvrir de multiples hôpitaux auxiliaires, y compris sur des terrains privés (tel celui du Docteur Moulonguet).

La Société des Secours aux Blessés Militaires dont le délégué général était Edouard Lamy a soigné 4778 victimes. L'Union des Femmes de France : 4670... L'Ecole de Médecine fut bien sûr sollicitée...

En octobre 1916, lors de la bataille de la Somme, 6000 blessés sont soignés à Amiens. On compte 302 volontaires infirmier(e)s ; 35 hôpitaux auxiliaires.

Il faut aussi s'occuper des réfugiés qui traversent Amiens (30 000 durant la période 14-18) ; des personnes dépourvues de tout (15 000 repas seront distribués en 1915) ; des prisonniers : collecte de vêtements, de nourriture (y compris par les élèves de lycées). Aux frais de port payés par les Français, 74380 colis seront envoyés en Allemagne.

Les témoignages des médecins soulignent l'abnégation des bénévoles, telles Mme Bouctot née Vagniez qui sera décorée de la Légion d'honneur ; Melle de Colnet, une multitude d'infirmiers et infirmières anonymes...

La Gare du Nord d'Amiens devint aussi un centre de fabrication de charpie et de pansements. Y seront gérés 100 000 blessés, 1300 civils, 8000 soldats en transit. Signalons notamment le rôle admirable des époux Tourtier qui, ayant laissé leur château de Longueau aux Anglais, vinrent organiser sans relâche ce centre d'accueil et d'évacuation.

Grâce à la Convention de Genève qui garantit la neutralité des personnels soignants et celle des blessés, les victimes fussent-elles adverses purent être soulagées voire guéries de leurs souffrances. Beaucoup de médecins et d'infirmier(e)s continuèrent après la guerre à soigner les traumatisés, les mutilés, notamment les « gueules cassées ».

Certes des progrès scientifiques ont été réalisés dans l'urgence... [mais combien, dans tous les domaines n'ont-ils pas été enfouis à jamais avec leurs potentiels concepteurs ?]

Une bien émouvante conférence !!...

Mireille Hollville - Secrétaire-adjointe

Numérisation et mise en page du compte-rendu : Serge Maquet - Secrétaire